

BRICE PARAIN

DE FIL
EN AIGUILLE

nrf

GALLIMARD

BRICE PARAIN

**DE FIL
EN AIGUILLE**

nrf

GALLIMARD

Ouvre ta porte au malheur, quand il vient.

(Dicton russe.)

SANS PASSÉ

Ma première phrase a d'abord été pour dire : « Ce livre sera celui de mon salut ou de ma perte, Dieu veuille que ce soit le salut plutôt que la perte. » Je me mettais à écrire avec le même sentiment que lorsque j'entre dans une église : pour aller au-devant de la décision nécessaire. Il fallait que j'arrive à savoir si j'avais un passé ou non. Je ne voulais pas rester simplement sur mon impression d'alors, trop constante, trop malheureuse aussi, de ne pas en avoir. Maintenant que je recommence, après une longue interruption forcée, j'ai un scrupule. On peut dire cela de n'importe quel instant. On devrait même le dire, pour que vivre soit une prière en même temps que l'effort inévitable. Je vais donc partir autrement.

Il est bien vrai, cependant, que ce que je vais tâcher de découvrir dans ma mémoire et dans mon imagination, l'une soutenant l'autre, vaut la peine. Mais il est également vrai que je ne pourrai jamais bien discerner si c'est l'une ou l'autre, l'imagination ou la mémoire, et laquelle des

deux, ou les deux ensemble, l'une corrompant l'autre, qui me montreront ce que je verrai en essayant de me soulever. Seulement, tant pis pour la méthode. D'abord il n'y en a pas d'autre. Et puis c'est le résultat qui compte. Si l'esprit, comme je le crois, finit toujours par tirer le corps après lui là où il est lui-même entraîné, sans qu'il s'en aperçoive trop, par une sorte de grâce ou de manie, ce qui m'occupe actuellement est bien une question de vie ou de mort. Si je ne trouve rien, si vraiment on est sans passé, ceux de ma génération, je n'aurai plus qu'à me taire, autrement dit qu'à me laisser mourir. S'il n'y a rien derrière notre dos à quoi nous appuyer, si chaque jour, chaque minute doit sortir du néant, *ex nihilo*, c'est effectivement trop terrible. Il faudrait être toujours jeune pour avoir la force de supporter cela. Et, alors, ce serait la biologie qui l'emporterait, l'aventure toujours, la férocité, le hasard, l'inutilité des paroles, bref tout ce que je déteste, peut-être d'ailleurs parce que je ne suis pas de taille à me mesurer avec. En tout cas, non. J'aimerais mieux, sérieusement, mourir. Au reste, si je ne trouve rien, c'est ce qui arrivera fatalement. Donc, après tout, dans tous les cas, comme on dit en algèbre, il y aura une solution.

Ce que j'appellerais avoir un passé, ce serait reconnaître qu'il y a, dans ce qui m'est arrivé et dans ce que j'ai pensé jusqu'à présent, quelque chose qui ressemble à une vérité que je n'aurais pas inventée moi-même, qui m'aurait été transmise, que je pourrais transmettre à mon tour, qui serait donc au moins durable, sinon éternelle. Ces dernières années, je me suis dit souvent, toujours l'hypothèse biologique, que je renâclais surtout par une sorte d'épuisement de mes nerfs, parce que j'avais couru trop vite avec notre époque après la fin du monde, qui ne se produisait pas. Il

m'aurait donc suffi, peut-être, d'un peu de recueillement, d'un peu de patience, en somme d'un peu de répit, pour que ma provision de vitalité se reconstitue et pour que je recommence à vivre comme avant. Mais non. Je ne rajeunirai pas. Ce qu'il me faut, c'est une certitude de l'esprit, quelque chose qui soit capable de surmonter non seulement les embarras ou les infirmités de mon âge, mais aussi les menaces de guerre, de déportation, de torture qui sont sur nous tous en Europe. J'ai vécu. Je voudrais être sûr que ça n'a pas été pour rien. J'ai aimé passionnément la campagne, la France, les idées, la Russie, Natacha, mon corps, les joies du charretier, le travail même, bien que là, j'aie souvent eu l'impression de peiner; mais je ne voyais pas d'autre moyen, je veux dire honnête, pour arriver à ce que je voulais. J'ai été raisonnable aussi. Je me suis souvent reposé. Le rythme, seulement, a peut-être été trop rapide, un peu précipité. Je me suis peut-être usé. Je me sens fatigué. Cependant je n'ai pas encore tout à fait envie de mourir. J'aimerais bien même ne pas être obligé de croire que je suis, que nous sommes, au bout du rouleau, qu'il n'y a plus ici qu'à céder la place à quelque chose d'autre, de plus frais, de plus entreprenant, de plus ouvert, de plus apte à vivre. Je voudrais être sûr que j'ai été, comme il se doit, un lien entre le passé et l'avenir, une partie dans un tout, une fonction dans un ensemble de fonctions, et non pas une sorte de fanfreluche en l'air, qui apparaît, flotte un moment, puis retombe et disparaît dans le tas des feuilles mortes. Une farfluche, comme disait mon père. Biologiquement, je n'ai pas été cela, j'en suis certain. J'ai toujours su que je viens de mes parents. J'ai essayé de leur être fidèle, au moins pour ce qui est des nécessités de base. Je me suis marié, comme ils l'avaient fait. J'ai eu une

filles, puis des petits-enfants. J'ai entretenu les maisons qui m'étaient confiées. Je tiens mon emploi consciencieusement. Je m'efforce d'être utile, charnellement, temporellement, comme disait Péguy. J'ai l'impression que dans l'ordre de la vie quotidienne rien ne me distingue de tous ceux qui ont vécu sur notre terre depuis le commencement, et qui ont assuré jusqu'ici la conservation de l'espèce. Mais spirituellement ? En plus de cette vitalité qui est en nous et qui fait que la vie ne s'arrête pas, il doit y avoir une vérité analogue à elle, commune à tous, grands et petits, ignorants et savants, bons et mauvais, qu'il nous soit donné de connaître, ou bien, au moins qui ne cesse jamais de nous faire sentir qu'elle nous gouverne, même dans les moments où nous n'y pensons pas, même dans les moments où nous prétendons qu'elle n'existe pas. Ce n'est pas d'être jeune qui compte. C'est d'être vrai. Pour que la vie ne soit pas une sorte de délire, il faut que la vérité ne soit absente de nulle part, qu'il n'y ait pas de trou dans son histoire. Il faut qu'elle soit la même pour les morts et pour les vivants, pour les enfants et pour les vieillards, pour les malades et pour les bien-portants, pour la vertu et pour le vice, pour la raison et pour la folie.

Avant cette mauvaise période, d'où je prie Dieu de sortir vers la lumière, je vivais dans une sorte de confiance, qui ne se perdait jamais complètement. Je savais que je cherchais, je croyais même avoir trouvé, ou presque, avec la philosophie du langage, la clef de la communication. Cette recherche avait une racine enfoncée profondément, comme un pivot de poirier, dans un besoin de ma vie. J'avais compris très tôt qu'il faut qu'on s'entende. Sinon, c'est vraiment à se pendre. Malgré les guerres, malgré les coups de cafard dans la tête des uns et des autres, malgré

les violences, malgré tout ce qui s'acharne à nous séparer les uns des autres, la méchanceté d'abord, il faut qu'on soit, tous ensemble, une seule chose, une, unie, ayant son sens déterminé, le même pour tous, comme une Eglise enfin. Si cela n'est pas vrai, rien ne peut être vrai. Les blessures de l'enfance sont des blessures de l'isolement. Celles de l'adolescence, ensuite, aussi, naturellement. Mais elles ne font que prolonger les premières, même s'il s'y ajoute les tourments du sexe pour les amplifier. Derrière la psychanalyse il y a, et il n'y a que la vieille marotte humaine de la conversation ouverte, décisive, libératrice, qui est le ressort de la vie russe. Ce serait la seule diversion un peu efficace aux poussées érotiques, qui apportent, il est vrai, beaucoup de poésie et de romanesque dans l'existence, quand elles ne tournent pas trop à la manie, mais qui sont bien encombrantes aussi. Par une sorte de fidélité têtue à ce qu'on m'a enseigné lorsque j'étais gosse, je continue à nous nommer tous ensemble des semblables, et à compter principalement, pour fonder la vie, sur ce que nous devons avoir en commun. Il n'y a de vie humaine que partagée. La solitude est la plupart du temps une imposture. Dans le reste des cas, c'est une terrible maladie, peut-être même surtout de la société. Il faut la guérir à tout prix.

Mais qu'est-ce donc que nous avons en commun ? Peut-être rien ? Les uns se tuent à chercher le bien, les autres affirment qu'ils ne peuvent faire que le mal, les uns aiment la tranquillité, les autres ne rêvent que bagarres et changements, pour s'amuser un peu, les uns ont peur des mots, les autres jouent avec, sans trop se soucier s'ils ne vont pas les casser peut-être, on dirait même que c'est leur seul plaisir, les uns tiennent surtout

à leurs sentiments, les autres ne pensent guère qu'à passer le temps, comme ils peuvent, c'est toujours un peu le jour et la nuit, le froid et le chaud, la droite et la gauche, l'âme et le corps, le positif et le négatif, enfin tous les contraires qui font mauvais ménage ensemble, depuis le commencement du monde. Alors, alors ? Héraclite ou Platon ? La guerre ou la paix ? Ou encore la guerre et la paix, ensemble, comme dit l'autre ? Mais sous quelle troisième loi pour les mettre d'accord ?

Je soupçonne que je n'ai pas pu, tout simplement, m'écartier bien loin de la ligne familiale, celle de la paix, dont les moyens sont l'honnêteté, la fidélité, l'obéissance. Mais il y a aussi tous ceux qui n'en veulent pas, avec qui je ne suis pas brouillé, et que je ne tiens pas du tout à exterminer. Moi-même, en plus, j'ai parlé contre, souvent. Il n'y a rien dans cette tradition qui puisse me faire un vrai passé. Et je n'ai pas remplacé l'ancienne métaphysique, qui la justifiait, par une autre équivalente. Cela reste encore à faire. Nous ne serons probablement quittes que si nous arrivons, l'un ou l'autre, à le faire. En attendant, je suis en l'air, sans vraie doctrine, à la recherche.

La seule chose que je n'ai jamais dite, c'est que les parents, faut les balancer. Est-ce que cela suffit, pourtant ? Dans l'ordre de la pensée, j'ai cru que nous avons au moins en commun, tous ensemble, que nous parlons, anciens et modernes, noirs et blancs, rouges et jaunes, au sens des races aussi bien que des classes. Cela devrait nous conduire quelque part, tous au même endroit. Et ce ne seraient pas les vertus ou les vices qui commanderaient, alors. C'est, en somme, ma façon de croire en Dieu, à l'esprit, à une sorte de raison gouvernant le monde, à la primauté de la vie sur la mort, etc., bref tout ce à

quoi n'importe qui d'un peu ordinaire a cru depuis toujours, et qui donne son équilibre à la vie ordinaire. Je devrais donc me sentir appuyé, soutenu, encadré par la presque totalité de ceux qui ont vécu jusqu'ici ? Mais ils sont morts. Et je n'ai pas l'assentiment des autres, de ceux qui décident maintenant. Personne ne veut plus de cela par ici. Je n'ai pas réussi à faire passer cette nouvelle version de l'ancienne doctrine. C'est peut-être aussi que tout ce qui rappelle un peu l'ancien temps est suspect. Il faut du tout à fait inédit, du tout à fait inouï, du tout à fait rompant avec ce qu'on a dit jusqu'ici. Qu'on efface et qu'on recommence. Il n'y a vraiment plus de passé pour personne, sans doute.

Il n'y aurait plus que des lendemains en mouvement. Le passé ne serait jamais que la justification qu'on donnerait à l'avenir. Tout le monde ici est devenu plus ou moins hégélien, dialecticien, à moitié marxiste, avec la société sans classes, sans police, sans gouvernement, sans travail même, comme fin dernière. C'est logique, du moment que tout vient de nous. On croit qu'il y a, sur la terre, au moins un juste, un innocent, un pacifique, un homme vrai pour servir de phare dans cette brume : l'écrivain, ou plus généralement l'artiste. Le lieu de rassemblement, le paradis, la communion des saints, ce serait la culture. Mais alors, il faudrait supprimer tout le reste et vivre comme des poètes. Seulement voilà, le reste continue de plus belle, la politique, l'enseignement, le commerce, l'agriculture, la banque, la science aussi. Est-ce que tout ce personnel ne serait occupé qu'à produire les artistes ?

Et moi je sens que je devrais bien également être pour, comme tout le monde, parce que j'aime la poésie (les

poètes, moins) et que je ne vois pas pourquoi, si c'était possible, je refuserais qu'on soit juste, innocent, pacifique, vrai, insouciant, joyeux, enfin tout. Mais je n'arrive pas bien à croire que ce soit vraiment possible. Il me semble qu'il y a là une sorte d'abus de la pensée dite pure. Dans la vie on ne peut jamais être tout à fait son maître, ni tout à fait heureux. On ne peut arriver qu'à l'être assez : ou bien par grâce, si l'on est vraiment simple de son esprit, ou bien après un long travail, si l'on a eu suffisamment la curiosité dans le sang pour se connaître un peu. Mais cela ne fait jamais qu'un être un peu solide, un peu sûr, et triste de ne pas pouvoir mieux protéger la vie. La vérité ne vient même pas sans une part d'injustice, l'inégalité des dons. Tâchons de faire le possible et de pardonner le reste. Ce sera déjà bien.

Je crois que notre époque a un sens dans la grande logique de l'histoire. Je crois aussi que ce sens est clair. Il s'agit de trouver sous quelles formes et sur quelles bases la religion se rétablira. Sans elle, l'humanité devient folle. Comme notre espèce ne veut pas se suicider, il faudra bien qu'elle se reconnaisse des raisons de vivre. Le péché originel était devenu trop lourd. Seulement on ne se débarrasse pas aussi facilement de l'indication qu'il fournit sur la nécessité de tourner sa langue sept fois dans sa bouche avant de parler. La science est légitime. Mais elle coûte cher. Nous apprendrons à en payer le prix. Vivre n'est pas mauvais. Mais il y faut un peu de générosité. Mourir est peut-être un bonheur. Mais après avoir vécu pour la vérité, etc. Il suffirait de se remettre à raisonner un peu, plutôt que de toujours crier, pour arriver bientôt à savoir ce qu'il y a à dire, et avant de parler, au lieu que main-

tenant, avec la dialectique, on ne le sait plus guère qu'après, c'est-à-dire trop tard.

Cet équilibre se refera petit à petit, parce qu'il le faut. Pour que ce soit moins long et moins terrible, on gagnerait à y penser un peu d'avance.

En somme, il faut s'efforcer, par-dessus tout, de communiquer. Communiquer, c'est aller de l'un à l'autre à travers les différences et même les résistances. On dit que c'est un problème insoluble. Non, il n'est que difficile. Seulement, on ne peut pas s'y mettre à un seul. Ce serait même contradictoire avec le contenu de son énoncé. Pour communiquer, il faut être au moins deux. Donc, pour qu'une façon de communiquer ait une chance de réussir, il faut qu'il y ait au moins deux personnes pour la pratiquer. Et comme il ne s'agirait encore que d'une expérience de laboratoire, il faut que ces deux personnes soient deux personnes publiques, impersonnelles, mettons deux philosophes, ou deux écrivains, ou un philosophe et un écrivain, etc. La vie privée ne peut pas servir de preuve. Elle est trop exceptionnelle. Les sentiments y jouent un trop grand rôle. D'ailleurs, on s'en occupe assez peu, par ici. On reste plutôt dans le genre sécheresse. Il faut dire aussi que le contraire serait beaucoup demander. La tendance est à la recherche de la solitude, ou, plus exactement, d'un simulacre bien arrangé de ladite. C'est un excellent moyen pour l'apprentissage des arts, surtout avec la forme qu'ils ont prise aujourd'hui, abstraite, surréelle, fantastique, lunaire en un mot, la lune des astronomes, où il fait froid, où l'on ne peut pas vivre. La philosophie va dans le même sens. On dirait une conformation réciproque de cause à conséquence et inversement. Pour qu'on change, il faudrait un renversement total des préjugés.

D'abord, qu'on se dise qu'il est bon de communiquer. Puis qu'il est possible d'y arriver. On a plus d'avantage à dire le contraire. La solitude, comme pour montrer qu'elle n'existe pas, ne veut jamais rester seule. Il lui faut de la compassion. Elle en trouve. L'éloquence y gagne. J'aimerais seulement mieux un moyen plus honnête. Il faudrait aussi qu'on accepte de reconnaître que la vie peut être heureuse, si on veut s'en donner la peine. Mais pensez donc, avouer cela. Ce serait une sorte de sacrilège. Non. Il faut être des victimes. On n'obtient rien autrement, paraît-il. De qui ? De Dieu ? Puisqu'il n'existe pas. Des autres ? Puisqu'il n'y a plus que des pauvres, tous abandonnés. On ne s'en tirera pas à si bon marché. Dieu n'est pas absent, la raison non plus. Mais c'est nous qui n'en voulons pas. La pointe de notre civilisation, son honneur et sa foi, c'est la liberté. Qui n'est pas pour ? Mais celle que nous avons inventée passe par le crime : tuer ou se tuer pour se venger du reste, l'ennui, la solitude, surtout à vingt ans. Il doit y avoir mieux comme initiation. Notre monde, ainsi, n'est pas en équilibre. Ou bien il boite d'une patte. Ou bien il est à moitié aveugle. Pour y être à l'aise, il faut être une sorte d'acrobate, avec un bon sommeil entre les tours de piste.

Mais qu'est-ce que j'ai d'autre à dire ? Peut-être ceci, tout de même. N'importe quelle parole charrie ensemble deux choses qu'il y aurait intérêt à distinguer : un écho de ce que nous avons réellement éprouvé, et l'idée que nous nous en faisons. A cause de ce mélange, rien ne garantit tout de suite que ce que nous disons soit juste ce qu'il aurait fallu dire pour que ce soit la vérité. Le ton ? La fermeté, la rigueur de l'expression ? Ce n'est pas suffisant. Il faut plutôt y regarder de plus près, sachant

que lorsque nous parlons nous répondons, avec un mouvement de polémique, autant que nous cherchons à rendre compte de ce qui est. Il vous supplie de l'aimer. Mais c'est peut-être du contraire qu'il aurait besoin : d'être capable d'aimer. Pourriez-vous l'y aider ? La doctrine de l'absurde, encore. Il y résonne bien l'effroi de notre impuissance. Qui sommes-nous devant les injustices, devant la mort ? Mais c'est aussi un jugement. Contre les théologiens d'abord, sans doute. Est-il bien certain, cependant, que Dieu soit seul, ou principalement, responsable de notre ressentiment ? De toute façon, lui-même est à la fois ce qu'il est, s'il est, et ce que nous disons de lui. L'un altère l'autre. Contre le monde, ou la vie ? Mais c'est que nous aurions le pouvoir et le droit de les condamner, les connaissant. Est-ce tellement vrai ? Personne ne peut démontrer que les mots signifient le réel. Il faut y croire. C'est toute la théologie.

Il en résulte qu'il faudrait faire très attention, comme on dit. Ce serait toute une science à mettre sur pied. La littérature travaille déjà du côté de l'émission. Il faudrait y ajouter l'équivalent du côté réception. Peut-être aussi ne pas trop se fier à l'intuition. Je ne dis pas qu'elle n'existe pas. J'ai peur seulement de l'usage qu'on en fait. Nous en avons, chacun, des milliers dans notre vie. Il y en a dans le monde, chaque jour, des milliards et des milliards, dans le genre visions, révélations, rencontres avec l'absolu. Mais c'est chaque fois une phrase qui apparaît. La donnée n'est jamais immédiate. Il ne suffit pas du premier mot qui plaît, ou qui sait adoucir les blessures de l'amour-propre. Peu de ces merveilles font une vraie idée. Beaucoup d'appelés, combien d'élus ? J'aimerais mieux une solution plus rationnelle. Moins de magie, plus de raison-

nement. Moins de chipotage aussi. Il y a peu à retenir de ce qu'on entend, si on ne veut garder que ce qui est grave, sans trop les humeurs. En somme, ne pas trop juger.

J'ai beau me dire que je suis un hérétique, mon isolement me pèse. Ou bien c'est de ma faute ? Si j'écoutais Berl, je recommencerais mes livres. J'aurais même dû les recommencer avant, cinq fois, dix fois, si c'était nécessaire, jusqu'à ce que... Mais jusqu'à quoi, au juste ? Jusqu'à ce qu'ils aient du succès ? C'en serait une preuve. Il paraît qu'il n'y en a pas d'autre. Je ne dis pas non. Je ne dis pas que j'ai tout fait pour dire le mieux ce que j'avais à dire. On peut toujours, en principe, avoir plus de talent, ou de génie. On peut toujours penser, en principe, que seule la perfection a le droit de se montrer. C'est même peut-être vrai. Qui sort le premier des rangs ? Que reste-t-il de nos bibliothèques ? La vérité est qu'il faut être, en effet, deux pour communiquer. Celui qui parle s'efforce de bien parler; celui qui écoute, de bien écouter. L'un tout actif, l'autre tout passif, c'est encore de la solitude. Ce n'est même, à proprement parler, que de l'érotisme. Notre époque est peut-être condamnée aux monologues, à force de prêcher qu'on ne peut pas s'entendre. Espérons que nos paroles retomberont tout de même un jour quelque part. Lorsqu'il y aura de nouveau une civilisation chez nous, la littérature redeviendra possible.

On dit surtout de moi que je suis un homme honnête. C'est mieux que rien, si c'est vrai. Mais c'est aussi un peu synonyme d'idiotie dans le vocabulaire d'aujourd'hui. Il n'y a pas de quoi faire monter la vente de mes livres. Elle diminue, au contraire, d'ouvrage en ouvrage. Ma courbe est descendante, comme on dit dans nos statistiques. J'y

vois deux raisons principales. D'abord, j'ai été communiste trop tôt. J'aurais sans doute mieux fait d'être sur-réaliste. Mais quand on est jeune, on n'y voit pas trop clair et on n'arrive pas bien à se forcer. Le résultat a été que j'avais déjà cessé d'être communiste quand on commençait à le devenir autour de moi. Ma période n'a pas coïncidé avec celle du pays. Cependant, je reste convaincu qu'il faut avoir passé par là. Alors je n'ai rien à dire, je n'ai qu'à attendre. Je n'avais qu'à ne pas me distinguer, qu'à rester dans le peloton. Seulement, c'est plutôt agaçant d'attendre. En plus, on ne se rattrape jamais tout à fait. C'est fichu pour longtemps. A preuve, la deuxième raison : ayant rompu avec la dialectique, je me suis mis à repenser à Dieu et à la logique. Ce n'était pas du tout le moment. Je ne faisais guère qu'aggraver mon cas. On pouvait, à la rigueur, continuer à s'exercer sur la morale, au contraire même, mais le genre recherches métaphysiques avec besoin de savoir si ce qu'on avait dit autrefois là-dessus était vraiment tout à fait idiot, n'était pas à recommander.

J'aurais pu m'en tirer, pourtant, sans doute, si je m'étais agrégé à la troupe du C.N.E., en automne 1944. Mais, d'abord, je n'avais pas combattu. Après mon arrestation, j'étais resté par ici, à cause de ma maison, où l'on avait besoin de moi. Je ne pouvais pas me cacher. Donc, je n'avais pas le choix. Il fallait que je me tienne tranquille, si je voulais être honnête. Et puis, j'avais trouvé, en 1943, qu'ils n'auraient pas dû condamner Drieu à mort aussi grossièrement. Ce qu'on voulait lui faire payer, j'imaginai, c'était d'avoir sali la N.R.F. Pensez donc, une telle pureté. Une telle sainteté. Une telle sainte-nitouche, plutôt, non : Je comprends qu'il pouvait ne pas aimer nos cha-

noines de la littérature. Dans l'ensemble, les passions politiques et intellectuelles de la Résistance m'avaient paru bêtes. Elles s'agitaient hors du réel, qui était la fin des nations européennes, celle de la démocrade parlementaire, avec une solide crise de notre civilisation occidentale. Elles se vautraient dans la violence. Mais c'est déjà une vieille histoire. Il y a maintenant l'Algérie, pour changer, comme on dit. J'aurais voulu, par exemple, qu'on évite à Drieu les conséquences de sa défaite, parce qu'il n'avait pas écrit et pensé que des horreurs. C'était déjà trop tard. La démagogie était la plus forte. On ne peut pas dire que nous en soyons sortis. J'aurais voulu un rassemblement des *Temps Modernes* avec *Esprit*, pour commencer, comme une convocation d'états généraux de la réflexion. Ce qu'on entreprenait, c'était une reconstitution de la République de 1912, un peu plus socialiste, seulement, un peu nihilisée. Avec qui, là-dedans, essayer de communiquer ? Chacun à cheval sur ses principes, plus soucieux de les enseigner que de savoir s'ils sont vrais, c'est la pire des guerres civiles. Je suis resté surtout chez moi. Au moins, j'y étais utile.

Pourtant la France aurait eu bien besoin de se secouer. Premièrement de laisser tomber son ton de séminariste, un peu théosophe, un peu bouddhisant sur les bords, avec de la torture par-derrière, pour rapprendre à vivre comme une nation adulte, ou simplement tout court. Mais je n'étais pas le seul à être en quarantaine. Il y avait tous ceux qui avaient cessé d'être communistes, parce que c'était vraiment devenu impossible de l'être, sans se faire fascistes, ou radicaux-socialistes, ou purs esprits, et sans vouloir tout à fait renoncer à mettre de la rigueur dans leurs raisonnements. Pauvres déracinés. J'ai souvent entendu des confi-

dences pareilles de Boris Souvarine. Combien sommes-nous ainsi de mulets attelés à une charrue trop lourde, pour remuer une terre trop compacte, et rocailleuse en plus ?

Et Simone Weil ? C'est Boris qui me fait penser à elle, tout d'un coup. Elle a été marxiste, elle a tourné contre, elle aussi, elle est même devenue presque chrétienne, un peu dans le genre Péguy, ou Dostoïevski, et, néanmoins, elle s'est fait écouter. Pourquoi elle seule ? Est-ce qu'elle a mieux su ? Nous ne sommes peut-être pas si loin l'un de l'autre, elle et moi. En tout cas, je l'admire, parce qu'elle a aimé jusqu'au bout l'obéissance et la droiture. Mais je ne peux pas dire que je pense tout comme elle. Ce qui nous sépare, sans doute, ce qui me sépare, probablement le plus de mes contemporains, c'est la Russie. C'est à cause d'elle, sûrement, que s'est produite la rupture en moi avec le passé. Après ma sortie de l'Ecole, et ensuite de plus en plus, j'ai cessé de n'avoir qu'une patrie, j'ai commencé à en avoir deux. Le salut de la Russie, pour lequel je ne peux rien, en somme, me préoccupe autant, m'a préoccupé autant depuis une bonne trentaine d'années, que celui de la France, pour lequel je me donne beaucoup de peine sans obtenir grand-chose. Ma vie sentimentale a été partagée pendant ce temps-là entre la Russie et la France. Pourquoi ? C'est que je recevais des Russes, qui m'avaient adopté, ce que je ne trouvais pas ailleurs. Ils ont des ressources inépuisables de vitalité. Je m'en suis largement nourri. Ils ont le goût de la vie en commun. Sans lui, la philosophie risque chez nous de mourir. Ils ont une grande capacité de patience et de générosité. Cela ne m'empêche pas, naturellement, de connaître leurs défauts et d'en être agacé, parfois même excédé. Mais je

les supporte pour avoir un peu de la chaleur qui passe avec leurs intuitions et leurs secours, qui seraient accablants, sinon. Nous avons eu nos qualités, qui leur seraient bien utiles s'ils voulaient s'efforcer de les acquérir, la passion de l'exactitude et le culte de la tolérance, la manie du travail achevé, figolé. Mais depuis notre conversion au surréalisme, il ne nous en reste guère que l'assurance un peu ridicule d'avoir eu raison il y a deux ou trois siècles, et l'envie de nous en tenir là. Nous ne sommes devenus romantiques qu'en paroles. Ce n'est pas grand-chose à côté de l'expérience qui en a été faite en Allemagne, puis en Russie. Je suis un individualiste, comme nous le sommes tous par ici, mais j'ai la nostalgie de la communication. Le mot de solitude me fait grincer les dents. Et aussi la prétention de nos moralistes à régenter la vie du haut de ce qu'ils s'imaginent être de l'intelligence, et qui n'est, trop souvent, que du caprice, parce qu'il n'y a guère dedans que notre précieuse personne, et pas un sou de raisonnement. Je crois que la vérité n'est rien si elle n'est que pensée. Elle ne devient vraie que dans ce qu'elle apporte d'utile à l'organisation de l'Eglise universelle. Les visions privilégiées, les sentiments, même très forts, ne font que répéter ce qui a été découvert il y a bien longtemps déjà. Ils ne sont que de la nourriture, toujours la même, pour l'existence. Même s'ils sont admirablement exprimés, ce n'est que pour l'entretien de la bonne volonté, qui est nécessaire, mais pas suffisante. Il faut y ajouter la main à la pâte, l'accord avec les besoins élémentaires, le partage des misères et des efforts, la soumission à la logique, qui est la soumission aux règles de la vie, en un mot, de l'humilité. C'est ce que la Russie pourrait nous enseigner. Les bolcheviks sont venus de là.

Malheureusement, ils ont aussi leur allure de petits satans, qui n'est pas engageante. Elle a fait du règne de Staline un cauchemar pour tout le monde. Sinon ils avaient bien compris dès le début qu'on ne s'en tirerait pas uniquement avec des livres. S'il doit y avoir un royaume de Dieu, et comment y renoncer ? il faut qu'il soit préparé sur la terre. Il n'est pas concevable que nos deux vies, celle d'ici et celle d'après la mort, quelle qu'elle soit, ne soient pas articulées l'une à l'autre. Elles doivent avoir leur unité. Il ne peut pas seulement y avoir concurrence entre elles. Sinon quel serait le sens, puisque la mort est tellement forte ? Il doit y avoir développement de l'une à l'autre. Mais le problème est difficile à résoudre, comme on dit. On n'en est peut-être qu'aux premiers tâtonnements. Nous cherchons en ce moment, et dans quelle douleur, une morale pour remplacer la chrétienne, qui se meurt après la décadence de la théologie. D'ailleurs, elle n'avait pas tellement bien réussi; peut-être, justement, parce que les articulations entre les deux vies étaient un peu lâches. César : ou trop sous la protection de Dieu, ou trop maudit des hommes, avec un « rendez à César... » à la base, qui n'est pas tout à fait précis. Il n'est pas certain qu'il puisse n'y avoir qu'une morale, la même, pour la vie privée et pour la politique, en particulier pour les gouvernants. Certes, il ne peut pas non plus y en avoir deux trop différentes l'une de l'autre. Sinon, on ne s'y reconnaîtrait pas. C'est un peu ce qui se passe en ce moment. Mais tout réduire aux mêmes règles me paraît difficile. On ne doit sûrement pas tuer dans la vie privée, en principe. La police y veille. Toutes les guerres obligent à le faire. On ne doit sûrement pas mentir dans la vie privée. Le mensonge blesse. La raison d'Etat ne s'en prive

pas, etc. Suffit-il d'appliquer aux gouvernements, pour les juger, les mêmes mesures qu'aux personnes, comme c'est la tendance du moralisme français, et un peu celle aussi de Simone Weil, il me semble? J'ai du mal à le croire. Ou bien, très vite, il n'y a plus de mesure du tout. Comment ferions-nous, les uns et les autres, à la place des rois, des généraux, des présidents du conseil ? Un moyen est de ne pas se mettre à cette place, naturellement. Mais il faut qu'il y en ait. Alors ? Peut-être est-il inévitable qu'ils soient un peu bornés, un peu impatients, un peu insensibles, pour être capables d'entreprendre, d'agir, de commander, d'organiser ? On ne peut pas demander à tout le monde d'être des demi-moines, comme sont les intellectuels. Tout se paie, une capacité par le manque d'une autre. Renan m'a toujours paru simplifier un peu avec ses philosophes et ses savants à la tête des Etats. On voudrait que les gouvernements soient plus perspicaces, moins à courte vue, plus soucieux des vies qui leur sont confiées. Mais, même ainsi, pourraient-ils éviter tous les crimes, toutes les négligences ? On ne peut pas non plus, cependant, tout leur passer, sous prétexte qu'on ne tient pas à faire leur métier. Sinon, on n'en finirait pas. Les Russes ont, en moyenne, plus d'indulgence que nous pour les péchés d'autrui. C'est peut-être à cause de cela qu'ils supportent la tyrannie avec plus de patience. Mais nous, que dire de nos tués inutiles, par exemple, pendant la guerre de 14, par mauvaise conduite des opérations ? On n'en a guère parlé, et peut-être pas du tout, officiellement. La morale s'est effilochée en Europe, avec le romantisme, parce qu'il n'est pas facile d'exiger toujours, même dans la vie privée, que la prudence et l'amour dominant les autres passions. Comment y arriver lorsque

les masses sont en mouvement ? Or, elles le sont chaque fois que c'est grave. Non seulement elles sont violentes, mais elles sont ignorantes aussi. Il faudra trouver le système, ou la doctrine, qui fasse marcher l'affaire sans trop peser sur les personnes. Ce n'est pas commode. Simone Weil a bien senti qu'on devrait se raccrocher un peu aux principes traditionnels, qui définissent, en effet, la conversion au bien. Mais ce n'est encore que le premier pas du catéchumène. Il reste à rebâtir la maison commune. Elle est morte trop tôt.

Drieu serait peut-être utile maintenant, au lieu qu'il se soit tué pour cette histoire idiote. Il avait vu le danger très tôt, dès 1918. Il avait peut-être même été le seul à l'apercevoir, à ce moment-là, parmi les écrivains. Les autres étaient surtout des purs esprits. *Mesure de la France*, en tout cas, a été le premier livre à s'en préoccuper. Je lui en ai été reconnaissant. Il avait passé par la dure, par l'obscur école du soldat à pied. Il voulait sauver son pays, la civilisation, dans leur existence, dans leurs corps, tels qu'ils sont donnés chaque jour à ceux qui naissent. On ne peut pas se sauver seul. On ne peut même pas, probablement, sauver son âme, si le corps souffre trop, sans un secours venant d'ailleurs, une sorte de sacrement. Notre corps, c'est aussi notre langue, notre pays, notre civilisation, dont il est impossible de se détacher, même en peignant, même en écrivant. Son livre m'a fait du bien comme une promesse. J'étais revenu de la guerre avec le sentiment qu'on était épuisé, qu'on ne pourrait guère plus penser qu'à se revaloriser en inventions de toutes sortes le mal qu'on avait eu à terminer cette guerre. On avait perdu la trace de la vie. Je lisais Rilke et je me disais qu'on était tous un peu comme lui, à avoir besoin de

toucher les pierres des murs pour se convaincre qu'il y avait encore des objets solides avec nous, que tout n'était pas mensonge ou cauchemar. Quand j'ai connu Drieu, beaucoup plus tard, j'ai compris très vite que je ne serais pas non plus très à l'aise avec lui. Il avait toujours l'air d'être un peu ailleurs. Il vous disait tout d'un coup au revoir, sans avoir prévenu, comme s'il en avait vraiment assez. Il avait comme un regret de ne pas être surréaliste. Il croyait que c'était le prix du talent. Peut-être ne s'est-il fourré avec tant d'insouciance dans la collaboration, peut-être n'y est-il resté avec tant de mépris, que parce qu'il avait besoin de se conduire au suicide ? Il paraît qu'après la Libération, il était tenté par le communisme. Ce serait logique évidemment. Mais pas un peu tard F

Je voudrais être sûr que, là où il est, il est bien.

Moi aussi, d'ailleurs, j'ai eu mon moment de dandysme. C'était en 1922, je crois, en tout cas, pendant l'une ou l'autre de mes deux années d'agrégation à l'Ecole normale. Je m'étais acheté un face-à-main, car j'étais myope, et des chaussures de daim gris clair à talons bottier. Seulement, très vite, j'ai trouvé mon accoutrement ridicule. Le face-à-main, passe encore, il pouvait servir aux cours pour regarder le tableau de loin. Mais j'avais toujours peur de le casser quand il était dans ma poche. Les chaussures, elles, étaient très malcommodes pour marcher longtemps, même dans Paris, comme j'aimais le faire. Et elles devaient avoir une allure un peu louche. Si j'avais été gaspilleur, je ne les aurais jamais portées, ou la première fois, pour voir. Mais j'ai l'économie dans le sang, et le mépris des objets me paraît pire que tout. J'ai essayé de les user tout de même. Je n'ai pas été jusqu'au bout. Per-

sonne n'avait eu le temps de se moquer vraiment. J'y avais bien suffi.

J'aurais donc dû être surréaliste, peut-être, si vraiment il n'y a rien à faire. Mais j'ai eu la réaction inverse de celle de Drieu. Si le surréalisme était le prix du talent, je ne voulais pas du talent. Ma première rencontre avec lui a été sentimentale. Mais elle a été décisive. C'était tout de suite après les *Pas Perdus*. D'après la date de publication, je ne devais plus être à l'Ecole. Pourtant, je suis sûr que j'ai écrit ma lettre à Breton sur le papier jaune dit du pot que j'aimais bien. Il était gratuit. Il me paraissait distingué. Jean était arrivé ces jours-là chez moi avec le livre sous le bras, exprès pour m'annoncer : « Voilà ce qu'il faut lire. Voilà la vérité. » Je croyais toujours ce que disait Jean quand il parlait littérature. Il était plus cultivé que moi, qui ne le suis toujours pas beaucoup. Je me méfie, aussi. A ce moment-là, j'avais tout à apprendre. En plus, il était poète. C'était lui qui m'avait fait connaître Dostoïevski, tout de suite après la guerre. Moi, je ne savais rien, j'avais juste été au collège, puis au régiment. Et j'étais trop tenté par la vie pour être vraiment curieux de ce qu'il y avait dans les livres; seulement par à-coups, alors j'avalais. J'ai donc lu les *Pas Perdus*. Et j'ai été outré. Pour moi, c'était de la menterie. Il prêchait le suicide, et il était toujours là. Il voulait qu'on sème ses enfants aux coins des bois, et j'aurais juré qu'il n'en avait même pas un, sans savoir, du reste. Avouez que c'était fort. J'avais beau être contre la logique, ça ne passait pas. En plus, j'avais peur pour Jean. Celui-là était capable de prendre l'autre au sérieux et de se mettre en l'air. Car c'était une idée qui lui trottait déjà dans la tête depuis quelque temps. Il avait mariné dans le romantisme alle-

mand, les dernières années, pendant un séjour plutôt solitaire qu'il avait fait en Alsace, étant lieutenant de réserve. Quand il avait le cafard, il ruminait, naturellement, sur son sort. Son père avait dû être un peu fou, ou pour le moins étrange. Il avait d'abord été un simple petit maçon de campagne, au moment, vers le début du siècle, où les écarts de conduite étaient plutôt rares en France dans les villages. Puis, à l'âge de vingt-quatre ou vingt-cinq ans, il avait abandonné femme et enfant, sans prévenir, sans rien, et il s'était sauvé au diable, probablement en Indochine. On n'avait pas eu de ses nouvelles. Jean pensait qu'il devait être alcoolique. Mais comment vivait-il là-bas ? Seulement pour ne plus avoir de famille sur le dos ? Ou pour l'aventure ? Il y avait là-dedans comme un attrait terrible, que Jean retrouvait volontiers dans les livres. La solution lui paraissait raisonnable. Sinon, il n'y avait que le suicide. Sa mère était institutrice. Il ne l'aimait pas. Il ne se gênait pas pour le dire. D'après ce que je voyais, elle l'agaçait parce qu'elle parlait trop, et pas comme les poètes écrivent. Lui, il était très doué. Mais sa vie s'arrangeait mal, à son idée. Il n'avait pas de métier. Ses études, qui auraient pu être brillantes, il les avait gâchées pour se fourrer dans la révolution, après les histoires de Russie. Puis il était parti au régiment. Quelques jours de guerre, et le reste à s'ennuyer. Maintenant, il fallait qu'il se débrouille sans rien, avec trois ans de plus, déjà, que lorsqu'il s'était engagé, tout à recommencer, ou plutôt à commencer, sans un sou, sans appuis, toujours en alerte, et du romantisme allemand plein la tête. Mettons qu'il était impatient, vorace, même avide, d'argent, de gloire, d'amour, enfin de tout ce qui ne se donne pas, qui s'achète très cher. Et un peu radin, en plus. Cependant, pourquoi

pas, que je me disais. Moi, j'avais eu de la chance : de ne pas être tué, d'entrer à l'Ecole. La guerre nous avait pris trop jeunes, elle nous avait déroutés. Il fallait comprendre cela. J'aurais voulu pouvoir le délivrer, le gâter. Il en avait tellement envie. Et voilà que l'autre allait l'encourager à faire sa mauvaise gueule. J'ai donc écrit à A. Breton pour lui dire qu'il était un menteur et un tricheur. C'était mal dit, autant que je me rappelle, trop longuement, trop gentiment, trop lourdement. Comme j'avais appris à le faire à l'Ecole. Je ne pensais pas du tout, naturellement, qu'A. Breton était un mauvais garçon. Non. Mais je croyais aux idées. J'étais convaincu que l'homme le plus honnête dans son cœur, avec les meilleures intentions du monde, pouvait devenir très dangereux lorsqu'il ne prenait pas assez garde à ce qu'il disait. Les mots, s'ils viennent de loin, vont aussi très loin, et très vite. On n'arrive pas toujours à les suivre jusqu'au bout. Enfin, bref, j'ai écrit cette lettre à A. Breton. Il m'a répondu, ce qui était déjà bien, mais sur un papier abracadabrant, à l'en-tête de *Littérature*, sa revue. Une grosse tache d'encre rouge y figurait, j'imagine, le sang régénérateur. Moi, le sang, j'en sortais, ça me faisait plutôt horreur, et en tout cas plus repoussant que poétique. Je trouvais aussi que ce n'était pas un joujou pour les enfants. Dans sa réponse, A. Breton me décrivait avec une barbiche, un faux col haut et un lorgnon de cuistre. Si j'avais été cultivé, je lui aurais rappelé qu'avec des barbiches, des faux cols et des lorgnons pareils, Tchekhov et Toulouse-Lautrec avaient fort bien travaillé. Mais je ne savais pas. Je suis simplement allé le voir, comme il m'y avait invité, en me prévenant du reste, le plus courtoisement du monde, qu'il me suspendrait à la sonnette de sa porte, ce que je n'ai pas bien

compris sur le moment, ni jusqu'à maintenant. Nous avons parlé de Rimbaud. Mon idée alors, elle est toujours la même, était que pour être un disciple fidèle de Rimbaud, il fallait jeter la littérature aux orties, c'est-à-dire non pas seulement Flaubert ou Henri de Régnier, parce qu'on ne les aimait pas, mais par mesure préalable, provisoirement, comme disait Descartes, tous les livres, tous les poèmes, y compris ceux de Rimbaud, pour s'en aller parmi les ignorants, et les ignorés, faire du commerce ou gratter la terre. Je pensais aussi, je le pense toujours, que pour notre intelligence un peu trop savante de ce qu'il y a dans les livres et pas assez de ce qu'il faut pour vivre, ce serait le meilleur moyen d'apprendre à bien connaître ce dont finalement elle arrive toujours à parler. Car les enfants, le suicide, et le reste, ce qu'il en savait, c'est uniquement ce qu'il en avait lu, sans doute, puisqu'il n'avait rien fait de pareil. Avec notre enseignement forcé, on enferme les gosses dans l'expérience des autres à partir de cinq ans, et c'est foutu pour la vie, pour les yeux, pour les oreilles, pour le cœur. On comprend qu'il y en ait beaucoup qui deviennent artistes après. Ils ont besoin de se reprendre et de chercher un peu du solide. En plus, la sélection est féroce. Ceux qui comprennent sont malheureux : d'avoir tant de chance, et encore pas assez, cependant, pour comprendre tout à fait. D'où l'horrible culte du génie, qui n'existe pas, l'affreuse attente de la révélation, qui ne se produit pas. Seulement, c'est la démocratie, on ne peut pas être contre. Il faudrait trouver la vraie solution. Pendant notre conversation, où je me tenais sur mes gardes, car je me disais qu'on allait me tomber dessus, mais il n'arriva rien, des ombres entraient, se glissaient le long des murs, silencieusement, à la manière des ombres, et

venaient se poser l'une sur le rebord d'une fenêtre, d'autres par terre, sur le plancher, ou un peu plus haut, sur un divan. La conversation, d'ailleurs, je l'appelle une conversation, mais ce n'en était pas une. Il n'y avait rien d'où nous aurions pu partir ensemble pour nous entendre. Il a dû me trouver plat. Moi, je me faisais l'effet d'être avec un professeur. Ses cheveux étaient trop longs, aussi, en paquet sur le derrière du crâne, son visage était mou, un peu méprisant. Il doit se rappeler que j'avais une canne. Ce n'était pas pour le chic. Elle était en jonc avec un pommeau d'argent, qui n'était pas massif, du trompe-l'œil, un cadeau de mon vieil oncle le boulevardier. Je m'attendais à de la bagarre, après l'allusion mystérieuse à la sonnette de la porte. Tout se passa le plus galamment, le plus inutilement du monde.

Après, je n'ai guère eu envie de m'intéresser au surréalisme. J'étais dans la direction contraire. La vie. A la Sorbonne, on était déjà tout le temps dans la rhétorique. Ça suffisait. Le chemin que j'avais pris a traversé la dialectique ensuite. Mais maintenant je suis un ferme partisan du principe de contradiction. Je me sens de plus en plus dans mon corps, un corps ne peut pas être à deux endroits à la fois. La dialectique, au fond, n'est que le culte de la sélection naturelle. C'est une manière d'adorer la vie, quand on est en dehors, et surtout quand on est protégé. Lorsqu'on est en plein dedans, on a plutôt besoin de ce qui peut apporter un peu de répit. En somme, je suis toujours pour la guenille plutôt que pour Bossuet.

Si j'étais communiste, tout irait. J'aurais mon passé au XVIII^e siècle des deux côtés. En remontant, que ce soit par la Commune et Marx, ou par l'humanisme, c'est là qu'on arrive. Je ne le suis pas. Je suis d'où, alors ? Ici, on est terroriste, dans la littérature comme dans la politique.

BRICE PARAIN

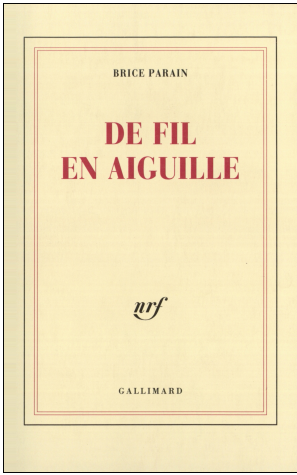
De fil en aiguille

Ceux qui sont nés, comme l'auteur de ce livre, dans les dernières années du siècle précédent, qui ont eu leurs vingt ans au front, avaient encore grandi non seulement sans autos ni avions, ni radios, mais même, s'ils n'étaient pas riches, sans l'électricité chez eux. Lorsqu'ils sont tombés, à peine sortis de l'enfance, dans la machinerie de l'autre guerre, ils n'avaient eu pour formation que les humanités classiques, la morale de Kant, le symbolisme et les marches à pied. Depuis, en une quarantaine d'années, à un rythme presque infernal, ils ont dû avaler, venant d'ailleurs un peu pêle-mêle, la révolution russe, les guerres civiles en Europe, la psychanalyse, la dialectique hégélienne, le marxisme, la phénoménologie, l'existentialisme, le national-socialisme, l'invasion de la France, la dislocation des empires coloniaux, la physique nucléaire, les bombes atomiques, le retournement contre l'Europe occidentale des idées et des connaissances qu'elle avait produites et qu'elle continuait à produire, la fin de son hégémonie.

C'était peut-être beaucoup. C'était peut-être trop ? Le résultat en a peut-être été la rupture définitive avec le passé ? C'est ce que se demande Brice Parain. Il a eu souvent le sentiment qu'il risquait de se perdre, que courir les routes, se déplacer en avion, téléphoner un peu partout, savoir qu'il existe des camps de concentration en Europe, regarder de la peinture dite abstraite, faire tout dépendre de l'avenir, ne pouvait rien avoir de commun avec la vie qu'il avait menée au temps des gendarmes à cheval et des lampes à pétrole. Ce sentiment lui a fait peur. Il a voulu y réfléchir.

L'Occident s'était peut-être trompé, à un moment ou à un autre ? La liberté, telle qu'il l'a définie, a engendré la solitude et la solitude engendre le suicide. L'Occident a peut-être sacrifié la vie à ses ambitions ? Faudra-t-il qu'il rapprenne à vivre pour éviter de périr ? Brice Parain ne se résout pas à s'en tenir à la dialectique comme méthode de raisonnement pour comprendre l'histoire et la vie. Il croit que la dialectique est pareille à une ligne tortueuse qui a pourtant un axe. La connaissance de cet axe rétablirait une logique, qui permettrait de refaire une morale.

Ajoutons qu'il sait le russe, s'étant mis à l'apprendre très vite après son retour de la Grande Guerre, en 1920. Depuis, sa réflexion s'est largement alimentée à la confrontation entre l'Occident et la Russie, qui lui était toujours présente. On n'aura pas de peine à en suivre les démarches. Elles nous sont exposées à travers le récit des simples événements d'une enfance et d'une adolescence aussi passionnées de sentiments que de pensée.



8 YZ`Yb U[i]`Y
6f]WDFUj

Cette édition électronique du livre 8 YZ`Yb U[i]`Y de 6f]WDFUj
a été réalisée le 8S U f] 2016 par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : -, 8S+ S&(- S&&- Numéro d'édition : (- ' +*)

Code Sodis : B S* S& - ISBN : -, 8S+ 8S* S%-

Numéro d'édition : 8S' (+